



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V3 17.11.36 (3)

LA
MORT
DE
CESAR,
TRAGÉDIE

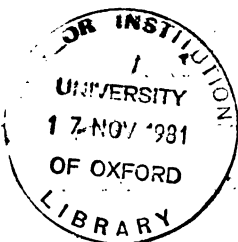
De M. DE VOLTAIRE.

*Représentée pour la première fois au Collège
d'Harcourt, le 11 Aoust 1735.*



A PARIS,
Chez JEAN-BAPTISTE BAUCHE, à la descente du
Pont-neuf, proche les Augustins, à Saint Jean-
Baptiste dans le Désert.

M. DCC. XXXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A C T E U R S.

J U L E - C E S A R, Dictateur.
M A R C - A N T O I N E, Consul.
J U N I U S - B R U T U S.
C A S S I U S.
C I M B E R.
D O L A B E L L A.
L E S R O M A I N S.
L I C T E U R S.

La Scene est à Rome au Capitole.



LA MORT
DE
CESAR,
TRAGÉDIE.



ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CESAR. ANTOINE.

ANTOINE.



CESAR, tu vas régner, voici le jour au-
guste,

Où le Peuple Romain, pour toi tou-
jours injuste,

Changé par tes vertus, va reconnoître en
toi,

Son vainqueur, son apui, son vengeur, & son Roi.

A ij

Antoine, tu le sçais, ne connoît point l'envie.
 J'ai chéri plus que toi, la gloire de ta vie;
 J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
 Content d'être sous toi le second des Humains,
 Plus fier de t'attacher ce nouveau Diadème,
 Plus grand de te servir, que de regner moi-même.
 Quoi! tu ne me réponds que par de longs soupirs!
 Ta grandeur fait ma joye, & fait tes déplaîsirs.
 Roi de Rome & du monde, est-ce à toi de te plaindre?
 Cesar peut-il gémir, ou Cesar peut-il craindre?
 Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur?

C E S A R.

L'amitié, cher Antoine. Il faut t'ouvrir mon cœur.
 Tu sçais que je te quitte, & le destin m'ordonne
 De porter nos Drapeaux aux Champs de Babylone.
 Je pars, & vais venger sur le Parthe inhumain
 La honte de Crassus, & le Peuple Romain.
 L'Aigle des Légions que je tiens encore,
 Demande à s'envoler vers les Mers du Bosphore,
 Et mes braves Soldats n'attendent pour signal,
 Que de revoir mon front ceint du Bandeau Royal.
 Peut-être avec raison Cesar peut entreprendre
 D'attaquer un País qu'à soumis Alexandre.
 Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains
 Valoient bien les Persans subjugués par ses mains.
 J'ose au moins le penser, & ton ami se fâste
 Que le Vainqueur du Rhin, peut l'être de l'Euphrate;
 Mais cet espoir m'anime & ne m'aveugle pas,
 Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas:
 La plus haute sagesse en est souvent trompée,
 Il peut quitter Cesar, ayant trahi Pompée.
 La valeur fait beaucoup mais dans les grands combats,
 Du triomphe à la chute, il n'est souvent qu'un pas.
 J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;

D E C E S A R.

5

Du Monde entre mes mains j'ai vu les destinées ;
 Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
 Le destin des Etats dépendoit d'un moment.
 Quoiqu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre ;
 Je vaincrai sans orgueil, & mourrai sans me plaindre ;
 Mais j'exige en partant de ta tendre amitié
 Qu'Antoine à mes Enfans soit pour jamais lié :
 Que Rome par mes mains défendue & conquise,
 Que la Terre à mes Fils, comme à toi soit soumise,
 Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
 Mon sang, & mon ami le prennent après moi.
 Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière,
 Antoine, à mes Enfans il faut servir de Père.
 Je ne veux pas de toi demander des sermens,
 De la foi des humains sacrés & vains garans.
 Ta promesse suffit, & je la crois plus pure
 Que les Autels des Dieux entourés de parjure.

A N T O I N E.

C'est déjà pour Antoine une assez dure Loi,
 Que tu cherches la Guerre, & le trépas sans moi,
 Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
 Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie,
 Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
 Doute de sa fortune, & presage un malheur :
 Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage :
 César, que me dis-tu de tes Fils, de partage ?
 Tu n'as de Fils qu'Octave, & nulle adoption
 N'a d'un autre César appuyé ta Maison.

C E S A R.

Il n'est plus temps, ami, de cacher l'amertume,
 Dont mon cœur paternel en secret se consume,
 Octave n'est mon sang, qu'à la faveur des Loix :
 Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix.
 Le Destin, dois-je dire, ou propice, ou sévère
 D'un véritable Fils en effet m'a fait Père

A iij

D'un Fils que je chéris, mais qui pour mon malheur
A sucé pour son Pere une invincible horreur.

A N T O I N E.

Et quel est cet Enfant ? Quel ingrât ! peut-il être
Si peu digne du Sang dont les Dieux l'ont fait naître ?

C E S A R.

Ecoute : Tu connois ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus,
De nos antiques Loix le Défenseur austere,
Ce fatal Ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes Ennemis a suivi le Destin,
Qui fut mon Prisonnier aux Champs de Thessalie,
A qui j'ai, malgré lui, deux fois sauvé la vie ;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers Ennemis.

A N T O I N E.

Brutus ! il se pourroit

C E S A R.

Ne m'en crois pas. Tiens, lis.

A N T O I N E.

Dieux ! la Sœur de Caton ! la fiere Servilie !

C E S A R.

Par un himen secret, elle me fût unie.
Ce farouche Caton dans nos premiers débats,
La fit presque à mes yeux, passer en d'autres bras ;
Mais le jour qui forma la second hymenée,
De son nouvel Epoux, trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô Ciel ! étoit-il réservé !
Mais lis, tu sçauras tout par cet Ecrit funeste.

A N T O I N E. *Il lit.*

„ Cesar, je vais mourir. La colere céleste
„ Va finir à la fois ma vie & mon amour.
„ Souviens-toi qu'à Brutus Cesar donna le jour.
„ Adieu. Puisse ce Fils retrouver dans son Pere

DE CESAR.

7

„ L'amitié qu'en mourant te conservoit sa mere.

SERVILIE.

Dieux ! faut-il que du fort la tyrannique Loi,
Cesar, te donne un Fils si peu semblable à toi !

CESAR.

Il a d'autres vertus, son superbe courage
Flâte en secret le mien, même alors qu'il outrage.
Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, & je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême.
Soit qu'étant homme & Pere, un charme seducteur
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur :
Soit qu'étant né Romain la voix de ma Patrie,
Me parle malgré moi, contre ma Tyrannie.
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi me condamne à l'aimer.
Te dirai je encor plus ? Si Brutus me doit l'Etre,
S'il est Fils de Cesar, il doit haïr un Maître.
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans,
J'ai détesté Silla, j'ai haï les Tirans.
J'eusse été Citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée,
Et né pour commander, mais né pour les vertus,
Si je n'étois Cesar, j'aurois été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage.
Brutus tiendra bien-tôt un different langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né ;
Crois moi, le Diadème à son front destiné
Adoucira dans lui sa rudesse importune.
Il changera de mœurs, en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bien-faits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon Fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connois sa fermeté farouche,

LA MORT

La Secte dont il est n'admet rien qui la touche:
 Cette Secte intraitable, & qui fait vanité
 D'endurcir les Esprits contre l'humanité,
 Qui dompte & foule aux pieds la nature irritée,
 Parle seule à Brutus, & seule est écoutée.
 Ces préjuges affreux, qu'ils appellent devoir,
 Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
 Caton même, Caton ce malheureux Stoïque,
 Ce Héros forcené, la victime d'Utique,
 Qui fuyant un pardon qui peut humilier,
 Préfère la mort même à la tendre amitié.
 Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
 Que l'ingrât qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

C E S A R.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
 Que m'as-tu dit!

A N T O I N E.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

C E S A R.

Le tems amollit tout.

A N T O I N E.

Mon cœur en désespère.

C E S A R.

Quoi, la haine !

A N T O I N E.

Creis-moi.

C E S A R.

N'importe, je suis Père;

J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands Ennemis.

Je veux me faire aimer de Rome & de mon Fils,

Et conquérant des cœurs vaincus par ma clemence,

Voir la Terre & Brutus adorer ma puissance.

C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins.

Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains,

Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage.

Prépare

D E C E S A R.

5

Prépare par degrés cette vertu sauvage,
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

A N T O I N E.

Je ferai tout pour toi : mais j'ai peu d'espérance.



S C E N E II.

C E S A R. A N T O I N E.

D O L A B E L L A.

D O L A B E L L A.

S E I G N E U R, les Sénateurs demandent audience,
Vous avez commandé qu'ils se rendent ici.

C E S A R.

Ils ont tardé long-temps Qu'ils entrent ?

A N T O I N E.

Les voici.

Que je lis sur leur front de dépit & de haine !



B



SCENE III.

CESAR. ANTOINE. BRUTUS.
CASSIUS. CIMBER. DECI-
MUS. CINNA. CASCA.
LICTEURS.

CESAR.

VE N E s dignes soutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de César. Approchés Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le Ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du Monde,
Et voir dans l'Orient, le Trône de Cyrus,
Satisfaire en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est tems d'ajouter par les droits de la Guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la Terre,
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein.
L'Euphrate attend César, & je pars dès demain,
Brutus & Cassius me suivront en Asie.
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la Mer Atlantique, & des bords du Betis,
Cimber gouvernera les Rois assujettis.
Je donne à Decimus la Grece, & la Licie,
A Marcellus le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des Nations,
Et laissant Rome heureuse & sans divisions,
Il ne reste au Sénat, qu'à juger sous quel titre,

DE CÉSAR. II

De Rome & des Humains, je dois être l'arbitre.
Silla fut honoré du nom de Dictateur,
Marius fut Consul, & Pompée Empereur.
J'ai vaincu le dernier, & c'est assez vous dire,
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire,
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Trop longtems craint dans Rome, & cher à l'Univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la Terre,
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la Guerre ;
Qu'un Roi seul peut les vaincre, & leur donner la Loi ;
Cesar va l'entreprendre, & Cesar n'est pas Roi.
Il n'est qu'un Citoyen fameux par ses services,
Qui peut du Peuple encore effuyer les caprices,
Qui mais vous m'entendés, vous sçavez mon
espoir.

Songés à mes bienfaits, songés à mon pouvoir.

C I M B E R.

César, il faut parler. Ces Sceptres, ces Couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'Univers que tu donnes,
Seroient aux yeux du Peuple, & du Senat jaloux,
Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Silla, ni Carbon, ni Pompée
Dans leur autorité sur le Peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois.
César nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des Etats donnés par ta bonté

C E S A R.

Qu'oses-tu demander, Cimber ?

C I M B E R.

La liberté.

C A S S I U S.

Tu nous l'avois promise, & tu jurois toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême ;

B ij

Et je croyois toucher à ce moment heureux,
 Où le Vainqueur du monde alloit combler nos vœux :
 Fumante de son sang, captive & désolée,
 Rome dans cet espoir renaîsoit consolée.
 Avant que d'être à toi, nous sommes ses Enfans ;
 Je songe à ton pouvoir, mais songe à tes sermens.

B R U T U S.

Où, que César soit grand, mais que Rome soit libre.
 Dieux ! Maîtresse de l'Inde, Esclave au bord du
 Tibre !

Qu'importe que son nom commande à l'Univers,
 Et qu'on l'appelle Rome, alors qu'elle est au fers ?
 Qu'importe à ma Patrie, aux Romains que tu
 braves,

D'apprendre que César a de nouveaux Esclaves ?
 Ces Persans ne sont point nos plus fiers Ennemis ;
 Il en est de plus grands. Je n'ai pas d'autre avis.

C E S A R.

Et toi Brutus aussi ?

A N T O I N E à César.

Tu connois leur audace :
 Vois si ces cœurs ingrâts sont dignes de leur grace.

C E S A R.

Ainsi vous voulés donc par vos témérités,
 Tenter ma patience, & laisser mes bontés ?
 Vous qui m'appartenés par le droit de l'épée,
 Rempans sous Marius, Esclaves de Pompée,
 Vous qui ne respirés, qu'autant que mon courroux
 Retenu trop long-tems s'arrête encor sur vous.
 Républicains ingrâts, qu'enhardit ma clémence,
 Vous qui devant Silla garderiés le silence,
 Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
 Sans craindre que César s'abaisse à se venger,

DE CÉSAR.

13

Qui vous donne à mes yeux une ame affés hardie,
Pour ofer me parler de Rome & de Patrie,
Pour affecter ici cette illustre hauteur,
Et ces grands sentimens devant vôtre Vainqueur ?
Il la falloit avoir aux Plaines de Pharfale ;
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez sçu vaincre, apprenés à servir.

B R U T U S.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désayouç, & nul en Thessalie
N'avilit son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous asservir,
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César qu'à ta colere aucun de nous n'échape :
Commence ici par moi. Si tu veux regner, frape.

C E S A R.

Demeure & vous fortés. Brutus m'ose offenser !
Mais sçais-tu de quels traits tu viens de me fraper ?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse-là du Sénat l'indiscrette furie.
Demeure. C'est toi seul qui peus me désarmer,
Demeure. C'est toi seul que César veut aimer.

B R U T U S.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse.
Si tu n'es qu'un Tiran, j'abhorre ta tendresse ;
Et ne peux demeurer avec Antoine & toi,
Puisqu'il n'est pas Romain, & veut avoir un Roi.





S C E N E IV.

CESAR. ANTOINE.

A N T O I N E.

E H bien, t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature
 Puisse amollir une ame, & si fiere, & si dure ?
 Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
 Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.
 Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute :
 Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.
 Il ne mérite pas de te devoir le jour.
 Ingrât à tes bontés, ingrât à ton amour,
 Renonce-le pour Fils.

C E S A R.

Je ne le puis, je l'aime.

A N T O I N E.

Ah ! cesse donc d'aimer l'orgueil du Diadème.
 Descends donc de ce rang, où je te vois monté.
 La bonté convient mal à ton autorité.
 De ta Grandeur naissante elle détruit l'ouvrage !
 Quoi, Rome est sous tes Loix, & Cassius l'outrage !
 Quoi Cimber ! Quoi Cinna ! ces obscurs Sénateurs
 Aux yeux du Roi du Monde affectent ces hauteurs !
 Ils bravent ta puissance, & ces vaincus respirent !

C E S A R.

Il sont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent,
 Et trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
 De frémir sous le joug, que je leur veux donner.

ANTOINE.

Marius de leur sang eut été moins avare.

Silla les eût punis.

CESAR.

Silla fut un Barbare.

Il n'a sçu qu'opprimer. Le meurtre & la fureur

Faisoient sa politique, ainsi que sa grandeur.

Il a gouverné Rome au milieu des supplices :

Il en étoit l'effroi : j'en ferai les délices.

Je sçais quel est le Peuple, on le change en un jour :

Il prodigue aisément sa haine & son amour.

Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.

Un pardon politique à qui ne peut me nuire,

Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté

A ramené vers moi sa foible volonté.

Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,

Flâter encor le Tigre, à l'instant qu'on l'enchaîne,

Lui plaire en l'adoucissant, l'asservir, le charmer,

Et punir mes Rivaux en me faisant aimer.

ANTOINE.

Il faudroit être craint : ce'st ainsi que l'on regne.

CESAR.

Va, ce n'est qu'aux combats, que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le Peuple abusera de ta facilité.

CESAR.

La Peuple a jusqu'ici consacré ma bonté :

Vois le Temple que Rome élève à ma clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance.

Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,

Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.

Cassius allarmé prévoit qu'en ce jour même,

Ma main doit sur ton front mettre le Diadème.

Déjà même à tes yeux on ose murmurer.
Des plus impetueux tu devrois t'affûrer.
A prévenir leurs coups, daigne au moins te contraindre.

C E S A R :

Je les aurois puni, si je les pouvois craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sçais combattre, vaincre, & ne sçais point punir.
Allons, & n'écoutant ni soupçons, ni vengeance
Sur l'Univers soumis, régnaons sans violence.



A C T E II.



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

BRUTUS. ANTOINE. DOLABELLA.

A N T O I N E.

CE superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu, que de férocité.
Les bontés de César, & sur tout sa puissance,
Méritoient plus d'égards, & plus de complaisance.
A lui parler du moins vous pourriés consentir.
Vous ne connoissés pas qui vous osés haïr,
Et vous en frémiriés, si vous pouviés apprendre . . .

B R U T U S.

Ah ! j'en frémis déjà, & ne veux vous entendre.
Malheureux Courtisans qui vendés cet Etat
A vos Tirans ! Brutus ne parle qu'au Sénat.

e

Allés ramper sans moi, sous la main, qui vous brave.
 Je sçais tous vos desirs, vous brûlés d'être Esclave.
 Vous voulés un Monarque, & vous êtes Romain !

A N T O I N E.

Je suis Ami, Brutus, & porte un cœur humain.
 Je ne recherche point une vertu plus rare :
 Tu veux être un Heros, mais tu n'es qu'un Barbare,
 Et si le grand César s'en remet à ma foi,
 Il deviendra Tiran, pour se venger de toi.



S C E N E II.

B R U T U S.

Q U E L L E bassesse, ô Ciel ! & quelle ignominie !
 Voilà donc les soutiens de ma triste Patrie !
 Voilà vos successeurs, Horace, Decius,
 Et toi, vengeurs des Loix, toi mon sang, toi Brutus.
 Quels restes, justes Dieux, de la grandeur Romaine !
 Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
 César nous a ravi jusques à nos vertus,
 Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
 Vous que j'ai vû périr, vous immortels courages,
 Heros, dont en pleurant, j'aperçois les images,
 Famille de Pompée, & toi divin Caton,
 Toi dernier des Héros du sang de Scipion :
 Vous ranimés en moi ces vives étincelles
 Des vertus dont brilloient vos ames immortelles ;
 Vous vivés dans Brutus, vous mettés dans mon sein,

Tout l'honneur qu'un Tiran ravit au nom Romain.
 Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta Statue ?
 Quel Billet, sous mon nom, se présente à ma vûe ?
 Lisons : *Tu dors, Brutus, & Rome est dans les fers.*
 Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts.
 Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
 Mais quel autre Billet à mes yeux s'offre encore ?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah ! reproche cruel !
 César ! tremble Tiran : voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus. Je le suis, je veux l'être.
 Je périrai, Romains, ou vous serés sans Maître.
 Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
 On demande un vengeur, on a sur moi les yeux :
 On excite cette ame, & cette main trop lente :
 On demande du sang Rome sera contente.



S C E N E III.

BRUTUS. CASSIUS. CINNA.
 CASCA. DECIMUS. Suite.

CASSIUS.

JE t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois,
 Amis, il faut tomber dans la chute des Loix.
 De César désormais je n'attens plus de grace,
 Il sçait mes sentimens, il connoît mon audace.
 Nôtre ame incorruptible étonne ses desseins ;
 Il va perdre dans nous les derniers des Romains.

C ij

C'en est fait, mes amis, il n'est plus de Patrie.
 Plus d'honneur, plus de Loix, Rome est anéantie.
 De l'Univers & d'elle, je triomphe aujourd'hui.
 Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui.
 Ces dépouilles des Rois, ce Sceptre de la Terre,
 Six cens ans de vertus, de travaux & de Guerre.
 César jouït de tout, & dévore le fruit
 Que six siècles de Gloire à peine avoient produit.
 Justes Dieux ! se peut-il que Brutus ait un Maître !
 La liberté n'est plus.

B R U T U S.

Elle est prête à naître.

C A S S I U S.

Que dis-tu ? Mais quel bruit vient fraper mes esprits !

B R U T U S.

Laisse-là ce vil peuple, & ses indignes cris.

C A S S I U S.

La liberté, dis-tu ? Mais quoi le bruit redouble.



S C E N E IV.

B R U T U S. C A S S I U S. C I M -
 B E R. C A S C A.

C A S S I U S.

A H ! Cimber, est-ce toi, quel est ce nouveau trouble ?

Tu paroïs interdit. Qu'a-t'on fait ? Qu'as tu vu ?

C I M B E R.

Le secret des Tirans est enfin reconnu.

César étoit au Temple, & cette fiere Idole
Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'est-là qu'il annonçoit son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'Empire Romain.
On lui donnoit les noms de Foudre de la Guerre,
De Vengeur des Romains, de Vanqueur de la Terre.
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil impudent
Vouloit un autre titre, & n'étoit pas content.
Enfin parmi ces cris, & ces chants d'allegresse
Du Peuple qui l'entoure, Antoine fend la presse:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la Couronne, & le Sceptre à la main.
On se tait: on fremit: lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la Couronne.
Et soudain devant lui se mettant à genoux:
César régné, dit-il, sur la Terre, & sur nous,
Des Romains à ces mots les visages pâlisent,
De leurs cris douloureux les voutes retentissent.
J'ai vû des Citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte, & pleurer de douleur.
César qui cependant lisoit sur leurs visages
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentimens longtems étudiés,
Jette & Sceptre & Couronne, & les foule à ses pieds:
Alors tout se croit libre, alors tout est en proye
Au fol enyvrement d'une indiscrete joye.
Antoine est allarmé: Cesar feint, & rougit,
Plus il cèle son trouble, & plus on l'applaudit.
La modération sert de voile à son crime:
Il affecte à regret un refus magnanime:
Mais malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir sa colere,
Il sort du Capitole avec un front sévere.
Il veut que dans une heure, on s'assemble au Sénat.

Dans une heure, Brutus, César change l'Etat.
 De ce Sénat sacré la moitié corrompue
 Ayant acheté Rome, a César l'a vendue,
 Plus lâche que ce Peuple, à qui dans son malheur
 Le nom de Roi du moins fait encor quelque horreur.
 César déjà trop Roi, veut encor la Couronne:
 Le Peuple la refuse, & le Sénat la donne,
 Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutes?

C A S S I U S.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés,
 J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
 Tant qu'un peu d'espérance a flâté ma Patrie.
 Voici son dernier jour, & du moins Cassius
 Ne doit plus respirer, lorsque l'Etat n'est plus.
 Pleure qui voudra Rome, & lui reste fidèle;
 Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
 Je vais où vont nos Dieux, Pompée & Scipion,
 Il est tems de vous suivre, & d'imiter Caton.

B R U T U S.

Non, n'imitons personne, & servons tous d'exemple:
 C'est nous, braves amis, que l'Univers contemple.
 C'est à nous de répondre à l'admiration
 Que Rome en expirant conserve à nôtre nom.
 Si Caton m'avoit crû, plus juste en sa furie
 Sur César expirant il eût perdu la vie.
 Mais il tourna sur lui ses innocentes mains,
 Sa mort fut inutile au bonheur des humains
 Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome,
 Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

C A S S I U S.

Mais César dans une heure est nommé Souverain.

B R U T U S.

Dans une heure à César il faut percer le sein.

C A S S I U S.

Ah! je te reconnois à cette noble audace.

D E C E S A R.

23

C I M B E R.

Ennemi des Tirans, & digne de ta race,
Voilà les sentimens que j'avois dans mon cœur.

C A S S I U S.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur.
C'est-là ce qu'attendoient ma haine & ma colere,
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands ;
Ton nom seul est l'Arrest de la mort des Tirans.
Lavons mon cher Brutus, l'opprobre de la Terre,
Vengeons ce Capitole au défaut du Tonnerre.
Toi Cimber, toi Cinna, vous Romains indomptés,
Avez vous une autre ame, & d'autres volontés?

C I M B E R.

Nous pensons comme toi : nous méprisons la vie :
Nous détestons César : nous aimons la Patrie :
Nous la vengerons tous : Brutus & Cassius,
De quiconque est Romain raniment les vertus.

C A S S I U S.

Jamais pour accomplir ses plus dignes ouvrages,
Le Ciel n'a rassemblé de si fermes courages,
Dieux, pour perdre Cesar, & venger les Romains,
Vous deviez faire choix des plus grands des humains.

C I M B E R.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs fa-
prêmes?

B R U T U S.

Pour venger la Patrie, il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lepide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent sous Cesar, ou bien lui sont vendus.
Ciceron qui d'un Traître a puni l'insolence,
Ne sert la liberté que par son éloquence ;
Hardi dans le Sénat, foible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laissons à l'Orateur, qui charme sa Patrie,

Le soin de nous louer, quand nous l'aurons servi.
 Non ce n'est qu'avec vous que je veux partager
 Cet immortel honneur, & ce pressant danger.
 Dans une heure au Sénat le Tiran doit se rendre.
 Là je le punirai ; là je le veux surprendre ;
 Là je veux que ce fer enfoncé dans son sein,
 Venge Caton, Pompée, & le Peuple Romain.
 C'est hasarder beaucoup. Ses ardens Satellites
 Par-tout du Capitole occupent les limites.
 Ce Peuple mou, volage & facile à fléchir,
 Ne sçait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
 Notre mort, mes amis, paroît inévitable :
 Mais qu'une telle mort est noble & desinable !
 Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands !
 De voir couler son sang dans le sang des Tirans !
 Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure !
 Mourons, braves Amis, pourvû que César meure,
 Et que la liberté qu'oppriment ses forfaits
 Renaisse de sa cendre, & revive à jamais.

C A S S I U S.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole ;
 C'est-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.

Ne craignons rien du Peuple, il semble encor douter :
 Mais si l'Idole tombe il va la détester.

B R U T U S.

Jurés donc avec moi, jurés sur cette épée ;
 Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
 Par les Mânes sacrées de tous ces vrais Romains,
 Qui dans les Champs d'Afrique ont fini leurs destins.
 Jurés par tous les Dieux, vengeurs de la Patrie ;
 Que César sous vos coups va terminer sa vie.

C A S S I U S.

Faisons plus, mes Amis, jurons d'exterminer
 Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner ;

Fussent

DE CESAR.

25

Fussent nos propres Fils, nos Freres, ou nos Peres.
S'ils sont Tirans, Brutus, ils sont nos Adversaires.
Un vrai Républicain n'a pour Pere & pour Fils,
Que la vertu, les Dieux, les Loix de son País.

BRUTUS.

Oùi, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même, adoptés l'un pour l'autre,
Le salut & l'Etat nous a rendus Parens,
Scellons nôtre union du sang de nos Tirans.

Il s'avance vers la Statue de Pompée.

Nous le jurons par vous, Heros, dont les Images,
A ce pressant devoir excitent nos courages.
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous,
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre, & de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous, c'est trop nous arrêter.



D



SCENE V.

CESAR. BRUTUS.

CESAR.

DEMEURE. C'est ici que tu dois m'écouter,
Où vas-tu malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la Tisiphone,

CESAR,

Liéurs qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achevé, & prens ma vie.

CESAR.

Brutus, si ma colère en vouloit à tes jours,
Je n'aurois qu'à parler, j'aurois fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fiere ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encor avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins.
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parloient en Romains, Cesar, & leurs avis,

DE CÉSAR.

Si les Dieux t'inspiroient, seroient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, & consens à t'entendre.
De mon rang avec toi, je me plais à descendre.
Que me reproches tu ?

BRUTUS.

Le monde ravagé :

Le sang des Nations : ton País faccagé :
Ton pouvoir : tes vertus qui sont tes injustices,
Qui de tes attentas font en toi les complices :
Ta funeste bonté qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un apas, pour tromper l'Univers.

CÉSAR.

Ah ! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée.
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce Citoyen superbe à Rome plus fatal,
Ne vouloit point de Maître, & César pour égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine,
Eût laissé respirer la liberté Romaine :
Ah ! sous un joug de fer il l'auroit accablé.
Qu'eût fait Brutus alors :

BRUTUS.

Brutus l'eut immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?
Tu ne t'en défens point. Tu vis pour ma ruine.

BRUTUS.

Si tu le crois ainsi, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

CESAR. *Il lui presente la Lettre de Servilie.*

La nature, & mon cœur.

Lis, ingrat, lis, connois le sang que tu m'opposes,
Vois qui tu peux haïr, & poursuis, si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je ? Qu'ai-je lû ? Me trompés-vous mes yeux ?

CESAR.

Eh bien, Brutus mon Fils.

BRUTUS.

Lui, mon Pere ! Grands Dieux !

CESAR.

Oui, je le suis ingrât. Quel silence farouche !
Que dis-je ? Quels sanglots échapent de ta bouche ?
Mon Fils Quoi, je te tiens muet entre mes
bras !

La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O sort épouvantable, & qui me desespere !
O sermens ! ô Patrie ! ô Rome, toujours chere !
Cesar ! Ah ! malheureux j'ai trop long-temps
vecu !

CESAR.

Parle : Quoi d'un remord ton cœur est combattu !
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence.
Tu crains d'être mon Fils, ce nom sacré t'offense.
Tu crains de me chérir, de partager mon rang.
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang.
Ah ! ce Sceptre du Monde, & ce Pouvoir Suprême,
Ce Cesar que tu hais, les vouloit pour toi-même.
Je voulois partager avec Octave & toi,

Le prix de cent combats, & le titre de Roi.

BRUTUS.

Ah ! Dieux !

CÉSAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine.

Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine

Quel est donc le secret qui semble t'accabler ?

BRUTUS.

César

CÉSAR.

Eh bien, mon Fils.

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de Père.

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fai moi mourir sur l'heure, ou cesse de regner,

CÉSAR.

Ah ! barbare Ennemi, Tigre que je caresse,

Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse,

Va tu n'es plus mon Fils. Va cruel Citoïen.

Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien.

Ce cœur à qui tu fais cette effroyable injure,

Saura bien comme toi vaincre enfin la nature,

Va, César n'est pas fait pour te prier en vain.

J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain.

Je ne le connois plus. Libre dans ma puissance,

Je n'écouterai plus une injuste clémence.

Tranquille à mes fureurs, je vais m'abandonner.

Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.

D iij

J'imiterai Silla, mais dans ses violences.
Vous tremblerez ingrâts au bruit de mes vengeances,
Va, cruel, va trouver tes indignes Amis.
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sçait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare, & toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César & les Romains.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS. CIMBER.
LES CONJURE'S,

CASSIUS.

ENFIN donc l'heure approche, où Rome va
renaître.

La Maîtresse du Monde est aujourd'hui sans
Maître.

L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Decime. Encore une heure, & le Titus n'est plus.
De que n'ont pu Caton, & Pompée & l'Asié,
Nous seuls l'exécutions, nous vengeons la Patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'Univers,
Mortels respectés Rome, elle n'est plus aux fers.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre.
 A fraper, à mourir, à vivre, s'il faut vivre,
 A servir le Sénat dans l'un ou l'autre sort,
 En donnant à César, ou recevant la mort :
 Mais d'où vient que Brutus ne paroît point encore,
 Lui ce fier Ennemi du Tiran qu'il abhorre,
 Lui qui prît nos sermens, qui nous rassembla tous.
 Lui qui doit sur César porter les premiers coups ?
 Le Gendre de Caton tarde bien à paroître.
 Seroit-il arrêté ? César peut-il connoître ?
 Mais le voici. Grands Dieux ! qu'il paroît abbatu !



S C E N E II.

CASSIUS. BRUTUS. CIMBER.
 DECIME.

CASSIUS.

B R U T U S, quelle infortune accable ta vertu ?
 Le Tiran sçait-il tout ? Rome est-elle trahie ?

B R U T U S.

Non, César ne sçait point qu'on va trancher sa vie.
 Il se confie à vous.

C I M B E R.

Qui peut donc te troubler ?

B R U T U S.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

C A S S I U S.

De nous, ou du Tiran, c'est la mort qui s'apprête,
Nous pouvons tous périr : Mais trembler, Nous!

B R U T U S.

Arrête;

Je vais t'épouventer par ce secret affreux;
Je dois sa mort à Rome, à Vous, à nos Neveux,
Au bonheur des Mortels, & j'avois choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure,
L'honneur du premier coup à mes mains est remis:
Tout est prêt. Apprenés que Brutus est son Fils:

C I M B E R.

Toi, son Fils!

C A S S I U S.

De Cefar!

C I M B E R.

ô Rome!

B R U T U S.

Servilie

Par un himen secret à Cefar fut unie,
Je suis de cet himen le fruit infortuné.

C I M B E R.

Brutus, Fils d'un Tiran!

C A S S I U S.

Non, tu n'en es pas né;

Ton cœur est trop Romain.

B R U T U S.

Ma honte est véritable.

Vous, Amis, qui voyés le Destin qui m'accable,
Soyés par mes sermens les Maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort;
Assez Stôïque, assez au-dessus du Vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissés les yeux!

E

Toi, Cassius, aussi tu te tais avec eux !
 Aucun ne me soutient au bord de cette abîme,
 Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime,
 Tu frémis, Cassius, & prompt à t'étonner

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étois qu'un Citoyen vulgaire,
 Je te dirois : va, fers : sois Tiran sous ton Père.
 Ecrafe cet Etat que tu dois soutenir :
 Rome aura-déformais deux Traîtres à punir :
 Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
 A ce Heros armé contre la Tirannie,
 Dont le cœur inflexible au bien déterminé,
 Epura tout le sang que César t'a donné.
 Ecoute, tu connois avec quelle furie,
 Jadis Catilina menaça sa Patrie.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que sa coupable main
 Devoit aneantir l'éclat du nom Romain ;
 Si lorsque le Sénat eût condamné ce Traître,
 Catilina pour Fils t'eût voulu reconnoître ;
 Entre ce Monstre & nous tout prêt à décider,
 Parle : Qu'aurois-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
 Penses-tu qu'un instant ma vertu démantie,
 Eût mis dans la balance un homme & la Patrie ?

CASSIUS.

Brutus par ce seul mot ton devoir est dicté.
 C'est l'Arrest du Sénat. Rome est en sûreté.

Mais, dis, sens-tu ce trouble, & ce secret murmure
 Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature !
 Un seul mot de César a-t'il éteint en toi,
 L'amour de ton Pais, ton devoir, & ta foi ?
 En disant ce secret, ou faux, ou véritable,
 En t'avouant pour Fils, en est-il moins coupable ?
 En es-tu moins Brutus ? En es-tu moins Romain ?
 Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main ?
 Toi, son Fils ! Rome enfin n'est-elle plus ta Mere ?
 Chacun des Conjurés n'est-il donc plus ton Frere ?
 Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
 Elève de Pompée, adopté par Caton,
 Ami de Cassius, que veux-tu davantage ?
 Ces titres son sacrés, tout autres les outrage.
 Qu'importe qu'un Tiran, vil esclave d'amour
 Ait séduit Servilie, & t'ait donné le jour ?
 Laisse-là les erreurs, & l'himen de ta Mere,
 Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton Pere.
 Tu lui dois ta vertu. Ton ame est toute à lui.
 Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui.
 Qu'à nos sermens communs ta fermeté reponde.
 Et tu n'as de Parens que les vengeurs du monde.

B R U T U S.

Et vous, braves Amis, parlés, qu'en pensés vous ?

C I M B E R.

Jugés de nous par lui, jugés de lui par nous.
 D'un autre sentiment si nous étions capables,
 Rome n'auroit point eu des Enfans plus coupables.
 Mais à d'autres qu'à toi, pourquoi t'en rapporter ?
 C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

B R U T U S.

Eh bien, à vos regards mon ame est dévoilée,
 Lisés-y les horreurs dont elle est accablée.
 Je ne vous cèle rien : ce cœur s'est ébranlé ;
 De mes Stoiques yeux des larmes ont coulé.

E ij

Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire;
Prêt à servir l'Etat, mais à tuer mon Pere,
Pleurant d'être son Fils, honteux de ses bienfaits,
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits.
Voyant en lui mon Pere, un coupable, un grand
Homme,

Entraîné par César, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes esprits déchirés,
Ont souhaité la mort que vous lui préparés.
Je vous dirai bien plus, sçachés que je l'estime.
Son grand cœur me séduit au sein même du crime,
Et si sur les Romains quelqu'un pouvoit regner,
Il est le seul Tiran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmés point : ce nom que je déteste,
Ce nom seul de Tiran l'emporte sur le reste.
Le Sénat, Rome, & Vous, vous avez tous ma foi.
Le bien du Monde entier me parle contre un Roi.
J'en frémis à vos yeux, mais je vous suis fidele.
Vous n'exigerés pas que ma vertu cruelle
Des sentiments humains me puisse dépouiller ;
Vous demandés son sang, je ne puis m'en souiller.
Rome qui le condamne, & pour qui je décide,
A besoin de vengeance, & non de Parricide.
César me va parler . . . en l'état où je suis
Tâcher de le sauver, est tout ce que je puis.
Veuillent les justes Dieux s'expliquans par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche ! . . .
Mais si je n'obtiens rien, s'il mérite la mort,
Je détourne les yeux, laisse faire le sort.
Je ne trahirai point mon País pour mon Pere ;
Que l'on approuve ou non ma fermeté sévère,
Qu'à l'Univers surpris, cette grande action
Soit un sujet d'horreur, ou d'admiration.
Mon esprit plus jaloux de vivre en ma mémoire.

Ne confidère point le reproche, ou la gloire ;
Toujours indépendant, & toujours Citoyen,
Mon devoir me suffit : l'Univers ne m'est rien,
Allés ne songés plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'Etat ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même, & nos Dieux.



SCENE III.

BRUTUS.

VOICI donc le moment où César va m'entendre.
Voici ce Capitole où la mort va l'attendre.
Épargnés-moi, Grands Dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux arrêtez ces bras levés pour le punir.
Rendés, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus
chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon Père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O Mânes de Caton, soutenez ma vertu.



E iij



S C E N E IV.

C E S A R. B R U T U S.

C E S A R.

E H bien, que veux-tu ? Parle. As-tu le cœur d'un homme ?

Es-tu Fils de César ?

B R U T U S.

Oùi, si tu l'es de Rome.

C E S A R.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter ?

N'as-tu voulu me voir, que pour mieux m'insulter ?

Quoi ! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,

Que du Monde soumis les hommages t'attendent,

L'Empire, mes bontés viennent flechir ton cœur,

De quel œil vois-tu donc le Sceptre ?

B R U T U S.

Avec horreur.

C E S A R.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.

Mais peux-tu me haïr ?

B R U T U S.

Non, non, César, je t'aime.

Mon cœur par tes Exploits fut pour toi prévenu,

Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.

Je me suis plaint aux Dieux de voir, qu'un si grand
Homme,

DE CÉSAR.

24

Fût à la fois, la Gloire, & le Fleau de Rome.
Je déteste César avec le nom de Roi ;
Mais César Citoyen seroit un Dieu pour moi ;
Je lui sacrifierois ma fortune & ma vie.

CÉSAR,

Que peux-tu donc haïr en moi ? ,

BRUTUS.

La Tyrannie.

Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton Fils.
Veux-tu vivre en effet le Premier de la Terre,
Jouer d'un droit plus saint, que celui de la Guerre,
Etre encor plus que Roi, plus même que César ?

CÉSAR.

Eh bien ?

BRUTUS.

Tu vois la Terre enchaînée à ton char,
Romps nos fers, sois Romain, renonce au Diadème,

CÉSAR.

Ah ! que proposes-tu ?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Silla même,
Longtemps dans notre sang Silla s'étoit noyé,
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet Assassin illustre entouré de Victimes,
En descendant du Trône effaça tous ces crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sçut pardonner. César, fais encor plus.
Que servent désormais les grâces que tu donnes,
C'est à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes.
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis.
Alors tu sçais régner, alors je suis ton Fils.
Quoi ! je te parle en vain !

CÉSAR.

Rome a besoin d'un Maître.

Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être :
 Tu verras qu'un Etat Maître de tant de Rois
 Se nuit par là Grandeur, & tombe par son poids.
 Dans nos tems corrompus, pleins de Guerres civiles,
 Tu parles comme au tems des Déces, des Emiles,
 Caton t'a trop séduit, mon cher Fils, je prévois
 Que ta triste vertu perdra l'Etat & toi.
 Fais céder; si tu peux, ta raison détrompée
 Au Vainqueur de Caton, au Vainqueur de Pompée;
 A ton Pere qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
 Sois mon Fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur,
 Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure.
 Ne force point ton ame à vaincre la nature.
 Tu ne me réponds rien : tu détournes les yeux.

B R U T U S.

Je ne me connois plus. Tonnés sur moi, grands Dieux !
 Cesar.

C E S A R.

Quoi ! tu t'êmens ! ton ame est amolie.

Ah ! mon Fils.

B R U T U S.

Sçais-tu qu'il y va de ta vie ?

Sçais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain,
 Qui n'aspire en secret à te percer le sein ?

Il se jette à ses genoux.

Que la salut de Rome, & que le tien te touche,
 Ton Génie allarmé te parle par ma bouche,
 Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.
 Cesar, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés.
 Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
 Dirai-je, au nom d'un Fils, qui frémit, & qui t'aime,
 Qui te préfère au Monde, & Rome seule à toi,
 Ne me rebutes pas.

C E S A R.

DE CÉSAR. 41

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi.

Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Croi-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

César est indulgent, mais il est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse ?

CÉSAR.

Oui. César doit régner.

Tout le Sénat m'attend, & va me couronner.

BRUTUS *d'un air confert.*

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh, quoi ! D'où viennent tes alarmes ?

Demeure encor mon Fils. Quoi, tu verses des larmes !

Quoi, Brutus peut pleurer ! Est-ce d'avoir un Roi ?

Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.

Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

ô Rome ! ô rigueur héroïque !

Que ne puis-je à ce point aimer ma République !





SCENE V.

CESAR. DOLABELLA. ROMAINS.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton Ordre au Temple est arrivé :
 On n'attend plus que toi : le Trône est élevé.
 Tous ceux qui t'ont vendu leur vie, & leurs suffrages,
 Vont l'Encens à la main, adorer tes Images.
 J'amène devant toi la foule des Romains ;
 Le Sénat va fixer leurs Esprits incertains.
 Mais si César croyoit un vieux Soldat qui t'aime,
 Ces présages affreux, nos Devins, nos Dieux même,
 César différeroit ce grand événement.

CÉSAR.

Quoi ! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment !
 Qui pourroit m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature

Conspire à t'avertir par un sinistre augure.
 Le Ciel qui fait les Rois, redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va : César n'est qu'un homme, & je ne pense pas
 Que le Ciel de mon sort à ce point s'inquiète ;
 Qu'il anime pour moi la Nature muette,
 Et que les Elémens paroissent confondus,

Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les Dieux du haut du Ciel ont compté nos années,
Suivons sans reculer nos hautes destinées,
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des Ennemis,
Qui sous un jour nouveau sont à peine asservis.
Qui sait s'ils n'auroient point conspiré leur vengeance ?

CESAR.

Ils n'oseroient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendroient méprisable, & me défendroient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome, il faut que César vive,
Dans le Sénat au moins, permets que je te suive.

CESAR.

Non. Pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?
N'ayons point, Ami, le moment arrêté,
Qui change ses desseins decouvre sa foiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CESAR.

J'aime mieux mourir, que de craindre la mort.
Allons.





SCENE VI.

DOLABELLA ROMAINS.

DOLABELLA.

CHERS Citoyens, quel Héros ! quel
courage

De la Terre & de Vous méritoit mieux l'hommage ?
Joignés vos vœux aux miens, Peuples qui l'admirez,
Confirmés les honneurs qui lui sont préparés.
Vivés pour le servir, mourés pour le défendre . . .
Quelles clameurs ! ô Ciel ! quels cris se font entendus !

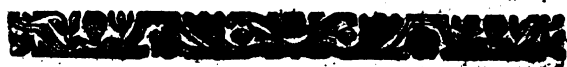
LES CONJURE'S *derrière le Théâtre.*

Meurs, expire, Tiran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah ! courons le sauver.





SCENE VIII.

CASSIUS, un Poignard à la main.
DOLABELLA ROMAINS.

CASSIUS.

C'EN est fait, il n'est plus.
DOLABELLA.

Peuples, secondés-moi, frapons, perçons ce Traître.

CASSIUS.

Peuples, finis-moi ; vous n'avez plus de Maître,
Nations de Héros, Vainqueurs de l'Univers,
Vive la liberté, ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous oubliez, Romains, le sang de ce grand Homme !

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome.
Il vous asservit tous, son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rempant, d'un si foible courage,
Qu'il puisse regretter César & l'esclavage ?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un Roi ?
S'il en est un, qu'il parle, & qu'il se plaigne à moi.
Mais vous m'approuvez, vous aimez tous la gloire.

ROMAIN.

Nous avons en horreur César & sa mémoire.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux Enfans;
 Conservez à jamais ces nobles sentimens.

Je sçais que devant vous Antoine va paroître,
 Amis, souvenez-vous que César fut son maître,
 Qu'il a servi sous lui des ses plus jeunes ans,
 Dans l'Ecole du crime & dans l'art des Tyrans.
 Il vient justifier son Maître & son Empire,
 Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
 Sans doute il peut ici faire entendre sa voix :
 Telle est la Loi de Rome, & nous obéïssons aux Loix.
 Qu'il vous parle, il le faut, mais gardés qu'il ne loue
 Ce Public ennemi que Rome a dévoué.
 Tandis que nous allons dans vos murs délivrés,
 Renverser d'un Tran les Marbres adorés,
 Prévenir des méchans les fureurs intestines;
 Et de la liberté réparer les ruïnes.
 Vous Romains, seulement contents d'être heureux
 Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux,
 Redoutez tout d'Antoine, & sur tout l'astuce.

R O M A I N S.

S'il nous ose accuser, que lui-même périsse.

C A S S I U S.

Souvenez-vous, Romains, de ces sermens sacrés.

R O M A I N S.

O vengeur de l'Etat, nos cœurs sont assurés;
 Tout pres pour ta défense à recourir aux Armes:
 Mais Antoine paroît.





SCENE IX.

ANTOINE. ROMAINS.

ROMAIN.

SEs yeux versent des larmes.

AUTRE ROMAIN.

Il aimoit trop César.

ANTOINE.

Où je l'aimois, Romains.

Où j'aurois de mes jours prolongé ses destins.

Hélas ! vous avez tous pensé comme moi-même ;

Et lorsque de son front ôtant le Diadème,

Ce Héros pour vos Loix s'immoloit aujourd'hui.

Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?

Hélas ! je ne veux point célébrer sa mémoire,

La voix du monde entier parle assez de sa gloire.

Mais de mon désespoir ayés quelque pitié,

Et pardonnés du moins des pleurs à l'amitié.

ROMAIN.

Ne viens point nous venter les vertus de ton Maître.

César fut un Héros : mais César fut un Traître,

Nous avons en horreur ses funestes vertus,

Et nous approuvons tous Cassius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ses Meurtriers je n'ai rien à vous dire.

C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire.

De votre Dictateur ils ont percé le flanc.

Comblés de ses bontés, ils sont teints de son sang,

Pour se déterminer à ce coup détestable,

Sans doute il falloit bien que César fût coupable.
 Je le crois ; mais enfin César a-t'il jamais
 De son pouvoir sur vous appelanti le faix ?
 A t'il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?
 Des dépouilles du monde il couronnoit vos têtes.
 Tout l'or des Nations qui sembloient sous ses coups,
 Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
 De son Char de Triomphe il voyoit vos attraits :
 César en descendoit pour effuyer vos larmes.
 Dieux ! quels amis jamais a-t'il abandonné ?
 Dieux ! à quels ennemis n'a-t'il pas pardonné ?

R O M A I N.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

A N T O I N E.

Hélas ! si son grand cœur eût connu la vengeance,
 Il vivroit, & sa vie eut rempli vos souhaits.
 Sur tous ses Meurtriers il versa ses bienfaits.
 Deux fois à Cassius il conserva la vie.
 Brutus (ô crime horrible ! ô comble de fureur !)
 Brutus étoit son fils : ce monstre forcé
 A versé sous vos yeux le sang dont il est né.
 Hélas ! je vois frémir vos genereux courages :
 Je vois déjà les pleurs qui mouillent vos visages.
 Oui Brutus fut son fils : mais vous qui m'écoutez,
 Vous étiez ses l'infans, dans son sein adoptés ?
 Sçavez-vous, Citoyens, sa volonté dernière ?

R O M A I N.

Que dis-tu ? parle.

A N T O I N E.

Rome est son héritière.
 Sa famille est l'Etat, ses Trésors sont à vous.
 Sa vie & son trépas étoit utile à tous.
 Cassius & Brutus eût-il fait davantage ?

R O M A I N

Voilà donc des vertus le prix & le partage !

César

César fût en effet le Pere du Sénat.

A N T O I N E.

Votre Pere n'est plus. Un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme
L'honneur de la nature, & la gloire de Rome,
Romains priveriez-vous des honneurs du bûcher,
Ce Pere, ce Héros qui vous étoit si cher ?
On l'amene à vos yeux.

R O M A I N.

O spectacle funeste !

A N T O I N E.

Du plus grand des humains voilà ce qui vous reste.
Voilà ce Dieu Vengeur idolâtré par vous,
Que ses Assassins même adoroient à genoux.
Quoi ? toujours votre appui dans la paix, dans la
guerre,
Une heure auparavant faisoit trembler la Terre
Qui devoit enchaîner Babilone à son Char,
Amis, en cet état connoissez vous César ?

R O M A I N.

Dieux ! son sang coule encore.

A N T O I N E.

Il demande vengeance.

Il l'attend de mes mains, & de votre vaillance,
Entendez vous sa voix ? Réveillez vous Romains.
Marchez, suivez-moi tous contre ces Assassins.
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des Brandons, du Bucher qui va le mettre en cendre.
Embrasons les Palais de ces fiers conjurés.
Venés, dignes amis, venés Vengeurs des crimes,
Au Dieu de la Patrie immoler ces victimes.

R O M A I N.

Punissons les Auteurs de cet assassinat,

G

30 LA MORT DE CESAR.

Sous les Drapeaux d'Antoine courons tous au combat,

ANTOINE à Dolabella.

Ami, ne laissons pas leur fureur inutile ;

Précipitons ce Peuple inconstant & facile :

Que la Guerre commence, & sans rien ménager,

Succedons à César, en courant le venger.



4

8121029

